



HAL
open science

L'institutionnalisation de l'histoire des idées: un conflit de méthodes et de statuts

Jean-Paul Rosaye

► **To cite this version:**

Jean-Paul Rosaye. L'institutionnalisation de l'histoire des idées: un conflit de méthodes et de statuts. Revue LISA / LISA e-journal, 2009, VII (3), pp.333-348. halshs-00563402

HAL Id: halshs-00563402

<https://shs.hal.science/halshs-00563402>

Submitted on 4 Feb 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'institutionnalisation de l'histoire des idées: un conflit de méthodes et de statuts.

Situation et conceptualisation du problème.

Dans un article publié en 2004¹, nous avons tenté de signaler quelques directions de recherche permettant d'appréhender l'histoire des idées dans un objet, une méthode et un statut éventuel. Nous nous proposons ici d'aller plus loin et de fournir une synthèse qui précise les enjeux institutionnels que recouvre une discipline comme l'histoire des idées. Il s'agit aussi de suggérer quelques rectifications de notre article précédent, tant du point de vue du contenu, pour en épaissir l'assise historique, que du point de vue épistémologique, pour assurer plus encore la méthode dont nous avons esquissé les contours.

Cet article comprenait quatre parties principales: la première tentait d'expliquer la pauvreté paradoxale du statut de l'histoire des idées, en France en particulier; la seconde, centrée sur l'idée d'objectivité, entendait expliquer en quoi l'histoire des idées est une discipline parfaitement adaptée à la situation épistémologique de la recherche en sciences humaines à l'époque moderne (et post-moderne); la troisième analysait deux essais de formalisation de l'histoire des idées au vingtième siècle pour montrer qu'elles corroboraient la plupart des concepts choisis pour expliquer son mode de fonctionnement; et une dernière partie proposait quelques exemples concrets de méthode.

Il semble que la recherche adopte aujourd'hui de nouveaux objets et souscrive à la nouvelle mode de la transversalité des disciplines; et l'histoire des idées, de par sa nature pluri-disciplinaire, devrait logiquement s'inscrire à la pointe de ce mouvement et apparaître aussi comme la plus à même de s'adapter à ses présupposés et à ses pré-requis. Or, il est étonnant de constater que la façon dont s'organisent les études anglophones en France n'assignent à l'histoire des idées qu'une petite place parmi les études dites de « civilisation » alors qu'un nombre croissant d'anglicistes disent travailler dans le domaine des idées. Même si des enseignements en histoire des idées existent dans nos universités, il est difficile de savoir s'il faut les rattacher aux études littéraires, « civilisationnistes » ou encore linguistiques. Il n'existe pas, dans l'université française, d'école, de club ou bien encore de société savante se présentant comme dépositaire d'une tradition hexagonale en histoire des idées quand bien même l'expression est parfaitement reconnue et régulièrement utilisée pour désigner une discipline particulière, liée à l'histoire ou à la philosophie de façon un peu décousue. Cette non-institutionnalisation est assez singulière quand on la compare avec le statut de l'histoire des idées dans les pays anglo-saxons où elle est non seulement reconnue, mais fait aussi l'objet de nombreux travaux, dont la revue *The Journal of the History*

1 Jean-Paul Rosaye, « Quel statut et quelle méthode pour l'histoire des idées », *La civilisation: objets, enjeux, méthodes, Babel n°9*, Université du sud Toulon-Var, Faculté de lettres et sciences humaines, 2004, p. 95-120.

of Ideas est un organe de diffusion très connu.

Cette idiosyncrasie française est paradoxale, et il semble que cette absence de véritable statut soit due pour l'essentiel à la critique que Michel Foucault a faite de l'histoire des idées dans son livre *L'archéologie du savoir*, même s'il n'a peut-être fait que relayer un point de vue institutionnel (dont les origines remontent à la fin du dix-neuvième siècle, lorsque les sciences humaines étaient en quête de leur originalité et de leur singularité propres) selon lequel une discipline qui s'intercale entre l'histoire et la philosophie, la psychologie et la sociologie, ne saurait mériter de véritable statut. Mais cette conception est riche d'enseignements quand on examine ce que Foucault² reproche à l'histoire des idées: histoire des phénomènes marginaux et donc histoire marginale, science des non-catégories et donc ni science, ni philosophie, ni littérature, etc. mais domaine de tout ce qui fait transition et reste à la marge des entités disciplinaires reconnues. Or, il semble que l'histoire des idées soit précisément indispensable pour toutes ces raisons là, du fait que le monde occidental connaît une révolution des valeurs depuis le début du dix-neuvième siècle. L'ère de transition que nous ne finissons pas de traverser, depuis le bouleversement des valeurs appartenant à l'ancienne *épistémè* jusqu'à notre époque qui ne parvient toujours pas à en instaurer de nouvelles qui soient véritablement stables, est tellement riche en interprétations et en courants d'idées qu'elle a besoin d'une discipline qui les recense et les explique.

Michel Serres remarquait au début des années 1990³ que nous vivions une époque qui s'était débarrassée des grands courants monolithiques comme le marxisme, le freudisme et le lacanisme, etc., dont le terrorisme intellectuel avait à ce point imposé un moule que beaucoup de créativité et de réflexion authentique avaient été écartées sous prétexte qu'elles étaient hérétiques. Mais la faillite de ces grands systèmes a aussi eu pour corollaire une crise des sciences humaines (que d'aucuns diront chronique) dont on ne se demande même plus aujourd'hui si elles sont objectives mais bien plutôt si elles sont encore utiles.

Le problème de l'objectivité des sciences est de toute évidence central. Il semble graviter autour de l'idée selon laquelle l'activité scientifique authentique s'effectue selon un « processus contingent », qu'elle est parcourue par une suite de prolongements et de réinventions, comme l'écrivaient Deleuze et Guattari⁴, et qu'elle est susceptible d'être rectifiée ou modifiée du fait de sa base interprétative. En fait, Il est possible d'insérer l'histoire des idées dans cette perspective et de considérer que sa démarche est parfaitement adaptée aux considérations herméneutiques qui tendent à devenir prépondérantes dans la manière dont on juge maintenant l'objectivité.

2 Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, chapitre « archéologie et histoire des idées » (p. 177-183), Paris, Gallimard, bibliothèque des sciences humaines, 1969.

3 Michel Serres, *Eclaircissements: entretiens avec Bruno Latour*, Paris, François Bourin, 1992.

4 Gilles Deleuze & Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie*, Paris, Minuit, 1991, voir p. 94 : « L'idée de processus contingent exclut l'explication, qui transforme la description en déduction, aussi bien que l'arbitraire, qui se saisit de la contingence pour affirmer de manière monotone que rien n'a eu lieu, que les significations construites, les problèmes engendrés se valent tous en ce qu'ils sont tous relatifs à leur contexte. Le processus contingent nous invite à le « suivre », chaque suite étant à la fois prolongement et réinvention. « Recommencement contingent d'un même processus contingent, avec d'autres données ».

La question du « tournant herméneutique » est importante pour comprendre de quelle manière l'usage des sciences de la nature comme structuration des sciences de la compréhension s'est heurté à un échec quand on ne reconnaissait pas la valeur opératoire de l'interprétation dans la remise en cause successive des modèles d'explication et de description du monde. De par ce « tournant herméneutique », le comprendre est fondé sur l'interprétation, et il faut convenir de ce moment interprétatif pour garantir une forme d'objectivité. Ce paradoxe n'est qu'apparent si on établit que l'interprétation en histoire peut devenir objective quand elle se conforme à un « processus contingent », c'est-à-dire quand elle opère par des prolongements et des rectifications successives des interprétations qui ont été faites d'un objet, d'un auteur, d'un événement, etc.:

L'objectivité historique passe par la prise en compte de toute une suite de rectifications successives, de ré-interprétations d'un passé, qui excluent de ce fait une interprétation unique et posent d'emblée la nature interprétative de l'histoire dans une position qui la met à l'écart des appropriations idéologiques exclusives. Mais il faut pour cela que le moment interprétatif soit reconnu comme un stade essentiel dans la tâche de l'historien.⁵

Aujourd'hui, c'est un des buts des recherches cognitivistes que de découvrir les mécanismes de la conscience et de mettre à jour des régularités pour en déduire des lois permettant de comprendre le fonctionnement de ces rectifications, mais plutôt que de se tourner vers elles, il est préférable de suivre l'analyse qu'a donnée Paul Ricœur de ces rectifications en histoire car elle permet de mieux comprendre en quoi l'histoire des idées a un rôle crucial à jouer dans leur traitement⁶. Elles sont fondées selon lui sur une manipulation du temps, sur une relecture du temps par l'imagination, et leur authenticité provient autant de leur mise en intrigue que de la manière dont ces rectifications consistent en des reprises sur-signifiantes pour attribuer du sens à l'objet qu'elles visent⁷.

Les métamorphoses du sens, les séries de rectifications constituent des filiations, des enchaînements de courants d'idées que Sylvère Monod, dans son introduction au livre de Pierre Vitoux sur *l'histoire des idées en Grande-Bretagne* avait considéré comme l'objet d'étude privilégié de l'histoire des idées⁸. La tâche de l'historien des idées est donc de travailler sur ces rectifications du sens et il est important de signaler aussi que cela ne peut se comprendre que dans un contexte de crise des interprétations dominantes, de « conflit des interprétations » en quelque sorte. Mais alors, comment décrire sa finalité? L'histoire des idées exprimerait-elle un relativisme absolu quant à la prétention des idées à atteindre la vérité ou peut-on prétendre qu'elle consiste plus en un relativisme discriminant parmi des idées ou des systèmes de pensée proches dans le temps ou dans leur facture épistémologique? Plus encore, dans la mesure où l'histoire des idées est susceptible d'effectuer également des rectifications de sens, ne peut-on pas exiger de sa méthode qu'elle soit aussi soumise à des ré-interprétations possibles, épousant à

5 Jean-Paul Rosaye, « Quel statut et quelle méthode pour l'histoire des idées », *op.cit.*, p. 105.

6 Paul Ricœur, « Objectivité et subjectivité en histoire », in *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955.

7 Paul Ricœur, « Événement et sens », *Raisons pratiques*, « L'événement en perspective », n°2, 1991, p 51-52.

8 Pierre Vitoux, *Histoire des idées en Grande-Bretagne*, Paris, Colin, 1969, p. 5.

l'instar de la science la condition d'être un « processus contingent » garant de son objectivité? C'est la raison pour laquelle il est nécessaire de se diriger vers des auteurs qui ont cherché à théoriser l'histoire des idées, et de prendre deux exemples encadrant presque un siècle de réflexion sur cette question dans les pays anglo-saxons afin de montrer que leur difficultés à constituer une méthode, loin d'avaliser l'idée de l'inconsistance méthodologique de l'histoire des idées chère à Foucault, renseignent utilement sur la direction dans laquelle il faut la penser.

Il est naturel de commencer par évoquer l'œuvre d'Arthur O. Lovejoy⁹, qui a contribué à institutionnaliser l'histoire des idées aux États-Unis par la création de son « History of Ideas Club » à la Johns Hopkins University en 1923. Pour lui, l'histoire des idées est une quête, une recherche des idées par lesquelles la civilisation occidentale s'est affirmée dans son rôle et dans son destin. Il s'intéresse au mouvement de la pensée en Occident en essayant de produire une synthèse historique qui vise à retrouver une tradition de pensée, un sens derrière des idées fondatrices (*unit-ideas*) qui, par une évolution complexe, se sont combinées et différenciées en des modes de pensée, des croyances et des courants intellectuels que l'historien des idées doit tenter de décrire et d'analyser. On rejoint donc l'idée traditionnelle d'un sens originel et de son érosion progressive, par une longue série de reprises / rectifications successives, mais il semble que Lovejoy soit dominé par une conception selon laquelle il s'agit de dévoiler une vérité qui existerait au ciel des intelligibles, et c'est la raison pour laquelle il n'est pas possible de discerner dans sa méthode ce qui pourrait la rapprocher d'une activité fondée sur le principe d'un « processus contingent », c'est-à-dire assurant une forme d'objectivité en admettant la possibilité de son erreur de trajectoire, et la possibilité d'une réfutation même superficielle.

A la fin des années 1990, Mark Bevir a écrit un livre dans lequel il a tenté de trouver « la logique de l'histoire des idées »¹⁰. Pour lui, l'histoire des idées est une troisième voie entre un relativisme absolu (*antifoundationalism*) et un déterminisme absolu (*foundationalism*) et il la définit comme une « étude des significations générées par les cultures selon une perspective historique », ce qui, une fois encore, rejoint l'idée selon laquelle l'histoire des idées s'intéresse à la rectification des interprétations. Qui plus est, il estime que sa logique doit être normative de sorte à parvenir à les caractériser par une grammaire de concepts, grâce à ce que l'on pourrait appeler une modélisation formelle qui garantirait, de par sa qualité scientifique, la possibilité d'une réfutation, ou d'une falsification, au sens poppérien du terme. Mais si Bevir prend acte du tournant herméneutique en affirmant notamment qu'il est possible de réhabiliter l'idée de nature humaine et de constituer une « épistémologie anthropologique » (*epistemological anthropology*), il semble bien qu'il se contente de trouver un statut à l'histoire des idées plus qu'il ne cherche à développer une méthode normative axée sur une grammaire de concepts.

9 Arthur O. Lovejoy, « Introduction: the Study of the History of Ideas », in *The Great Chain of Being: A Study of the History of an Idea*, New York, Harper Torchbooks, 1936.

10 Mark Bevir, *The Logic of the History of Ideas*, Cambridge, C.U.P., 1999. Bevir se considère comme un « modern idealist » et reconnaît l'influence des anglo-idéalistes, de T.H. Green à Collingwood, en passant par Bradley, dans son étude.

La confrontation avec les constructions de ces deux auteurs permet de formuler certaines conclusions quant à un statut de l'histoire des idées et quant à la possibilité d'une méthode qui satisfasse aux critères principaux de l'objectivité tels que nous les avons présentés. C'est ainsi que l'on peut décrire l'histoire des idées comme un « symptôme de distorsion axiologique » pour insister sur le fait que sa constitution progressive en tant que discipline dans les sciences humaines est concomitante de la révolution des valeurs au dix-neuvième siècle. Ainsi, l'histoire des idées serait profondément moderne dans sa logique et on peut se demander si elle n'est pas significative de la situation intellectuelle de la civilisation occidentale, prise entre un dogmatisme passé et un nouveau paradigme qui n'en finit pas de tarder à venir. Nous pouvons la caractériser comme un « système contextuel », une expression empruntée à Jacques Bouveresse¹¹, à la fois pour signaler son ancrage dans un contexte qui reste déterminant et pour suggérer qu'elle doit au moins en partie accepter de passer par une formalisation pour décrire les objets qu'elle étudie. C'est pour cette raison qu'il faut se tourner vers ces courants contemporains qui ont réfléchi sur l'idée de modèle, vers les philosophies de la complexité, les épistémologies constructivistes et autres artéfacts de la pensée systémique pour trouver des pistes.

On trouve dans les essais de vulgarisation de Mioara Mugur-Schächter¹², dont les travaux en mécanique quantique sont reconnus internationalement, des éléments permettant d'établir des coïncidences entre la façon dont les sciences physiques actuelles tentent d'interpréter le réel et les moyens plus classiques dont se dotent les sciences humaines pour parvenir à un résultat similaire. Mioara Mugur-Schächter a essayé de franchir le fossé qui sépare les sciences humaines des sciences de la nature et a proposé dans ses articles des suggestions pour briser les frontières de la science et de la philosophie, de l'épistémologie et de l'histoire afin d'œuvrer pour une véritable transversalité.

Tout part de l'idée de modélisation du réel. Pour Mioara Mugur-Schächter, la constitution de micro-systèmes à l'aide de la modélisation peut aider à la compréhension de la réalité dans la mesure où toutes les expérimentations faites pour vérifier leur valeur ont prouvé que la marge d'erreur était infinitésimale, et pour ainsi dire nulle. Son idée du mécanisme de la modélisation rappelle la façon dont les philosophes ont pensé qu'il fallait remonter à l'infra-relationnel pour parvenir à saisir l'essence des choses et sa démarche proche de la phénoménologie fait aussi penser au « retour amont » des poètes¹³, à ceci près que c'est l'idée d'un modèle abstrait qui est mis en avant. Qui plus est, ces modèles ont une valeur heuristique, ce qui signale leur propension à la falsification et les prédispose à prétendre aux conditions d'objectivité sous-jacentes d'un « processus contingent ». C'est la raison pour laquelle il est possible d'établir une analogie entre la

11 Jacques Bouveresse, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Raisons d'Agir, 1999, p. 26.

12 Mioara Mugur-Schächter, « Les leçons de la mécanique quantique : vers une épistémologie formelle » *Le débat*, Paris, Gallimard, n° 94 (mars-avril 1997). Voir également, du même auteur, « Esquisse d'une méthode générale de conceptualisation relativisée », Colloque de Cerisy, *Arguments pour une méthode (Autour d'Edgar Morin)*, Paris, Seuil, 1990 ; ainsi que « Objectivité, relativités, relativisme », *Mélanges en hommage à Jean-Louis Lemoigne – Entre systémique et complexité, chemin faisant...*, Paris, PUF, 1999.

13 René Char, *Retour Amont*, Paris, Gallimard, 1966.

modélisation telle que la pensait Mioara Mugur-Schächter et la méthode idéaltypique de Max Weber afin de présenter une manière concrète de faire de l'histoire des idées.

Prolongements sur la modélisation en histoire des idées.

Dans un article intitulé « Modèles et métaphores », paru dans un ouvrage consacré à la question du modèle¹⁴, Pascal Nouvel posait un certain nombre de questions qui peuvent servir de complément à la question de la méthode en histoire des idées.

- Existe-t-il des modèles non-scientifiques dans la mesure où la modélisation est comprise habituellement comme une activité de type scientifique, excluant ainsi tout ce qui n'est pas « scientifique »?
- Quel rôle peut-on concevoir pour le modèle ? Est-il déterminant dans l'étude menée sur un objet ? Consiste-t-il en une synthèse ou une hypothèse ?
- Quelles formes peut-il prendre ? Le domaine d'application des modèles (sciences pures, appliquées ou humaines) a-t-il une incidence sur la forme du modèle ?
- Existe-t-il une procédure type ? un rituel dans la construction des modèles ?

D'un point de vue général et épistémologique, une méthode universelle s'applique à tous les objets même s'il existe des variantes liées à l'objet considéré : c'est-à-dire que la méthode reste la même mais que les conditions de l'objet influent sur la forme des modèles. C'est une réponse possible à la différenciation éventuelle entre modèles que de suggérer qu'il existe un pont entre sciences dures et sciences humaines : la proposition de Mugur-Schächter dans ce cas précis, et celle développée précédemment, tendent à montrer que les étapes de construction d'un modèle en mécanique quantique peuvent être interprétées par des concepts wébériens (idéal-type, compréhensibilité).

Le modèle est un instrument permettant de trouver une meilleure explication à un phénomène, à un objet sous étude, et cela peut le conduire à prendre des formes différentes. Paul Ricœur, par exemple, distingue entre trois types principaux de modèles dans *La métaphore vive*¹⁵ : le **modèle à l'échelle**, qui miniaturise ou agrandit un objet, le **modèle analogique**, qui figure un objet sous les traits d'un autre, et le **modèle théorique**, qui présente un objet sous un éclairage nouveau. Mais ces trois types de modèles peuvent correspondre à des opérations d'éclaircissement ; ainsi le premier consisterait à ajuster des perspectives sur un objet, le second à observer des variations et le troisième à effectuer une formalisation avant une confrontation expérimentale.

Quant à la distinction entre modèle et métaphore, elle ne se pose pas si on reconnaît la dimension herméneutique du modèle. Pascal Nouvel distingue entre modèle et métaphore, suggérant par là une différence fondamentale entre science et non-

14 Pascal Nouvel (ed.), *Enquête sur le concept de modèle*, Paris, P.U.F., 2002.

15 Paul Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, p. 302.

science. Ainsi, faire un modèle (construction et étude de type scientifique) n'est pas transposer un modèle (opération métaphorique). Mais transposer un modèle signifie donner une lecture d'un objet et tenir cette lecture pour l'objet lui-même, c'est faire de la rhétorique au mieux, de l'idéologie au pire, et cela ne consiste pas à faire de la science. Or, le problème entre modèle et métaphore ne se pose pas si on considère le modèle comme une construction humaine et donc éminemment herméneutique. Comme cela a été observé précédemment, c'est en intégrant la dimension herméneutique de toute construction humaine qu'il est possible d'attribuer une valeur « scientifique » à la modélisation.

Qui plus est, le modèle doit être simple et ne doit pas forcément caractériser l'objet dans tous ses aspects et sous toutes ses formes. Comme l'écrit Pascal Nouvel, il poursuit une **stratégie de la négligence** en stylisant la réalité: le modèle se tient sous le régime de la stylisation, de la construction, de la stratégie de la compréhension qui font de lui un condensé de méthodes, centré autour de ce qu'on pourrait appeler le paradoxe heuristique des théories selon lequel plus une théorie prend le risque d'être fautive, plus son potentiel de découverte et de constitution de connaissances est riche. Ainsi, **le modèle est une théorie qui prend des risques**, il joue sur le rôle positif du faux pour faire advenir le vrai par une approche approximante. En plus de sa valeur heuristique, le modèle a une valeur utopique, à l'instar de la méthode idéaltypique de Weber, en ce qu'il ne saurait coïncider avec la réalité: pour Paul Ricoeur, il appartient non à la logique de la preuve mais à celle de la découverte. Il **simplifie consciemment la réalité** et propose une construction intellectuelle qui en accentue voire en caricature quelques aspects tout en maintenant un ensemble de propositions convenables.

Il convient de garder à l'esprit que le modèle n'est jamais qu'un point de départ... Et qu'il est destiné à être confronté à des séries d'occurrences, à l'expérience concrète ou, ce qui revient au même au bout du compte, à de nouvelles interprétations. En histoire des idées, la modélisation est donc une étape heuristique nécessaire pour avoir une idée claire de l'objet dont on s'occupe, que cet objet soit un concept, un fait/événement, une tradition ou même un auteur, et pour viser à les révéler dans toute leur vérité, même si cette opération de vérité reste contenue dans une perspective asymptotique.

Passer par une modélisation qui donne les grandes lignes d'explication d'un objet peut aussi donner lieu à un travail collectif où le rôle de l'historien des idées est primordial en ce qu'il permet de mutualiser les spécialités de plusieurs chercheurs afin de mieux les coordonner et de leur donner l'occasion de travailler ensemble à un projet commun. Mais il est nécessaire de revenir sur l'objet « histoire des idées » pour achever la présentation de ce qui me semble être son véritable statut et pour proposer quelques conclusions.

Prolongements sur l'étude de l'objet « histoire des idées ».

Dans notre article sur le statut de l'histoire des idées et sa méthode, nous avons

insisté sur le fait que la situation était différente en France de ce qu'elle était aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Il est donc fondamental de s'intéresser à ce que les anglo-saxons ont pu écrire sur l'histoire des idées pour mieux la comprendre, notamment en tant que « symptôme de distorsion axiologique ».

On trouve de très nombreux ouvrages et articles en anglais consacrés à l'histoire des idées, son histoire et son développement (surtout aux États-Unis) au vingtième siècle, ainsi que ses racines profondes et son éclosion au dix-neuvième comme symptôme et reflet de la révolution des valeurs. Un courte bibliographie¹⁶, permet de constater que l'histoire des idées est prise au sérieux outre-manche et outre-atlantique, et elle suggère aussi la nécessité de préciser en quoi l'histoire des idées peut se distinguer des autres formes d'études historiques, notamment parce que son évolution a été l'occasion de nombreuses controverses méthodologiques.

Si l'histoire des idées est institutionnalisée aux États-Unis en 1923 sous l'impulsion d'Arthur O. Lovejoy, et dans des circonstances que nous verrons plus loin, ses origines remonteraient un siècle plus tôt, en France, lorsque Victor Cousin s'est vu confier la tâche de réorganiser l'enseignement de la philosophie après la Révolution Française. Tel est le résultat des recherches que Donald R. Kelley a exposées dans un article publié en 2001 dans *Journal of the History of Ideas* et qu'il a développées dans son livre *The Descent of Ideas: The History of Intellectual History* (2002). Selon Kelley, Victor Cousin aurait cherché à constituer une « histoire des idées » sur la base d'une philosophie éclectique qui allait devenir la façon officielle de faire de la philosophie en France pendant quelque temps au début du dix-neuvième siècle. Son *Éclectisme*, que l'on retrouve pour l'essentiel dans les *Leçons d'histoire de la philosophie à la Sorbonne* publiées en 1828, était conçu comme un système médiateur construit à partir d'éléments choisis dans tous les systèmes philosophiques existants afin de compenser ce qu'il estimait être leurs défauts. Kelley pense qu'il s'agit surtout d'un plagiat dans la mesure où Cousin connaissait bien les philosophes éclectiques d'Alexandrie, lesquels avaient déjà tenté de composer un système à partir des textes philosophiques grecs et cherché à concilier les philosophies de Platon et d'Aristote en sélectionnant ce qui leur paraissait intéressant.

Pour Kelley, la première phase de l'éclectisme moderne aboutissant à Victor Cousin

16 Georges Boas, *The History of Ideas*, New York, Charles Scribner's Sons, 1963; Preston King, *The History of Ideas: An Introduction to Method*, London, Croom Helm, 1983; Donald R. Kelley, *The History of Ideas: Canon and Variations*, New York, University of Rochester Press, 1994; Preston King, *Thinking Past a Problem: Essays on the History of Ideas*, London, Frank Cass, 2000; Donald R. Kelley, *The Descent of Ideas: The History of Intellectual History*, Ashgate, Aldershot, 2002; Maryanne Cline Horowitz, *The New Dictionary of the History of Ideas*, 6 vols. New York, Scribner's, 2005. Articles parus dans *The Journal of the History of Ideas*: Allan Megill, « Globalization and the History of Ideas », *Journal of the History of Ideas*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, Vol. 66 N°2, April 2005, pp. 179-187; Donald R. Kelley, « Intellectual History in a Global Age », *Journal of the History of Ideas*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, Vol. 66 N°2, April 2005, pp. 155-67; Donald R. Kelley, « Eclectism and the History of Ideas », *Journal of the History of Ideas*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, Vol. 62 N°4, October 2001, pp. 577-592; Anthony Grafton, « The History of Ideas: Precept and Practice, 1950-2000 and beyond », *Journal of the History of Ideas*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, Vol. 67 N°1, January 2006, pp. 1-32.

culmine dans les histoires de la philosophie du dix-huitième siècle, phase pendant laquelle l'expression « histoire des idées » commence à apparaître. Il est donc possible de rapprocher l'essor de l'histoire des idées du tournant historiographique qui apparaît à cette époque, et il n'est pas surprenant de constater qu'elle se construit sur le refus d'une philosophie dogmatique, qu'elle adopte le principe de l'histoire critique en histoire de la philosophie en n'étant ni de l'histoire, ni de la philosophie, ni de l'histoire de la philosophie, ni même un encyclopédisme mais un système critique commandé par un souci quasi scientifique de la vérité qui la démarque des grandes constructions dogmatiques. Alliage de l'ancien et du moderne et fondée sur une généalogie des idées, l'histoire des idées est aussi devenue l'expression de la remise en cause de l'autorité de telle ou telle école en soutenant l'idée selon laquelle les opinions et les croyances qui se sont succédées à travers les siècles ne proposent que des fragments de vérité. Ainsi est-il possible de dire que l'histoire des idées est un symptôme de distorsion axiologique et le vecteur d'une nouvelle orthodoxie en marche, à l'instar des philosophes d'Alexandrie dont les efforts ont permis de donner naissance au néo-platonisme, à une nouvelle philosophie authentique et stable sous l'impulsion de Plotin.

L'*Éclectisme* de Victor Cousin a aussi été fortement influencé par la « renaissance orientale » du début du dix-neuvième siècle, et Kelley pense que c'est ce qui a renforcé la dimension spiritualiste de l'*Éclectisme*, **cherchant à retrouver un sens dans une civilisation bouleversée après la Révolution Française.**

L'Occident s'est découvert vers la fin du dix-huitième siècle, avec le début, pour simplifier, des études indo-européennes, une passion pour l'Orient; et ceux qui ont étudié cet engouement soudain ont parlé de « renaissance orientale » pour suggérer qu'à l'instar de la Renaissance, lorsque l'Occident s'était ressourcé à ses origines antiques, la fin du dix-huitième siècle a vu se développer une nouvelle recherche de sens par la médiation de l'Orient¹⁷. La « renaissance orientale » est donc ce moment dans l'histoire quand les civilisations de l'extrême-orient ont été mieux connues et c'est tout un continent qui s'est alors ouvert à la conscience européenne, à un moment où l'Europe était en plein bouleversement politique, économique et social. Mais cette « renaissance orientale » n'a eu qu'un temps et la quête vers laquelle l'*Éclectisme*, qui lui est associé, s'est absorbé, a bientôt décliné, si bien que l'histoire des idées, vers la fin du dix-neuvième siècle, s'est perdue en des réflexions générales sur les civilisations et les cultures et est devenue au début du vingtième siècle en France, une entreprise totalement désorganisée, à dominante vaguement idéaliste. En somme, l'histoire des idées a progressivement quitté le domaine de l'*Éclectisme* et de la recherche méthodique et progressiste de la vérité pour devenir une histoire culturelle où on cherche à lier les idées à un contexte social, scientifique, etc. L'aspect idéaliste et spiritualiste est passé au second plan en France et l'histoire des idées est devenue la grande perdante de la lutte entre l'histoire, la philosophie, la psychologie et la sociologie qui tentaient de s'institutionnaliser, avec leur spécificité propre, dans l'enseignement et la recherche.

C'est aux États-Unis, et grâce à Lovejoy, qu'elle est réapparue dans l'ombre des

17 Voir notamment, à ce sujet, les travaux de Roger Pol-Droit, *L'oubli de l'Inde, une amnésie philosophique* (Paris, Seuil, [1989] 2004) et *Le culte du néant* (Paris, Seuil, 2004).

études d'histoire de la philosophie. Quand Lovejoy et George Boas ont créé le « History of Ideas Club » à la Johns Hopkins en 1923 avec le concours de membres éminents comme Niels Bohr, Erich Auerbach, Leo Spitzer ou encore Alexandre Koyré¹⁸, l'idée d'une collaboration et d'une mutualisation des ressources des chercheurs a été fondamentale, mais la notion d'*unit-ideas* vers laquelle tendait l'activité du groupe reflétait bien aussi une certaine forme de retour à une conception idéaliste et c'est ce qui explique le fait que de Lovejoy à Bevir on assiste à de nombreuses controverses sur la façon de faire de l'histoire des idées, sur sa logique conceptuelle ainsi que sur la nature des objets qu'elle est censée étudier. D'où l'apparition de tout un kaléidoscope de disciplines comme l'*Intellectual History*, la *Cultural History*, l'*History of Mentalities*, la *Social History*, les *Cultural Studies*, etc. qui se sont constituées dans son sillage¹⁹. L'appel en direction d'une plus grande contextualisation est apparu logiquement si on considère que les *unit-ideas*, telles des éons, sont des vérités éternelles esquissant les contours d'un sens, d'une vérité transcendante. Par ailleurs, on sent chez Lovejoy le désir de retrouver ce sens grâce à l'histoire des idées, et c'est le signe que ce sens s'est désagrégé: c'est pourquoi il est important de définir l'institutionnalisation de l'histoire des idées comme un symptôme de distorsion. L'histoire des idées, après Lovejoy, et déjà avec Leo Spitzer qui considérait que Lovejoy avait déshumanisé les idées et en appelait à une contextualisation plus poussée, s'est donc développée en direction d'une historicisation plus nette²⁰. Ainsi, c'est le souci pour l'idée de civilisation occidentale qui a fini par devenir un des thèmes les plus importants traités par l'histoire des idées, et c'est grâce à l'implication pédagogique de ses recherches dans ce domaine qu'elle s'est vraiment institutionnalisée²¹ dans les pays anglo-saxons, et cela n'a rien d'étonnant quand on pense à sa nature pluridisciplinaire:

The history of ideas began as an interdisciplinary field served by history but dominated by philosophy, which allowed « ideas » and even « unit-ideas » to act as currency across time and space, between languages and traditions, churches and heresies, classes and nations, natives and Others²².

Nous ne reviendrons pas sur l'historique de la dialectique entre les méthodes « *intellectualist-internalist* » et « *contextualist-externalist* » qui se sont opposées aux États-Unis avant que le *linguistic turn* n'introduise le projet herméneutique dans les sciences humaines puisque cette question a déjà été bien renseignée dans les ouvrages dont nous avons donné la liste. Nous ne commenterons pas non plus la position de Preston King selon qui toute histoire est une forme d'histoire des idées²³

18 Cf. Georges Boas, *The History of Ideas*, New York, Charles Scribner's Sons, 1963.

19 Cf. Allan Megill, « Globalization and the History of Ideas », *op.cit.*

20 Cf. Anthony Grafton, « The History of Ideas: Precept and Practice, 1950-2000 and beyond », *op.cit.* ainsi que Donald R. Kelley, *The History of Ideas: Canon and Variations*, *op.cit.*

21 Gilbert Allardyce, « The Rise and Fall of the Western Civilisation Course », *American Historical Review*, 87 (1982), pp. 629-725.

22 Donald R. Kelley, « Intellectual History in a Global Age », *Journal of the History of Ideas*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, Vol. 66 N°2, April 2005, p. 155.

23 « I work from the assumption that all history is, broadly, some form of history of ideas, and that the initial problem is to identify the distinct type of idea which one's history may be to do with. » Preston King,

puisque c'est plutôt en direction d'une singularisation de l'histoire des idées que nous tentons de parvenir.

Conclusions sur l'histoire des idées.

La connaissance est une aventure humaine digne d'être vécue, et l'histoire des idées, dans la mesure où elle permet de résister contre un réductionnisme strict de la connaissance au sociologique, à l'économique, au psychologique ou au politique semble adéquate pour relever le défi d'une meilleure appréhension des situations paradoxales.

Si l'histoire des idées reste une discipline importante dans son contexte anglo-saxon, elle est nécessaire et utile aujourd'hui en France: il faut revenir sur la position de Michel Foucault, en réhabilitant entre autres la notion d'auteur comme un objet pertinent. Il ne s'agit pas pour l'instant de susciter une ontologie mais de mettre en évidence une méthodologie et de sortir de ce que Michel de Certeau a appelé la « coupure historiographique », qui a laissé se débattre les études historiques dans les rets de la discussion aporétique sur l'objectivité et la subjectivité²⁴. Il ne s'agit pas non plus de remettre en cause la critique analytique de l'historien puisqu'elle est fondamentale dans la recherche de connaissances; notre intention est plutôt d'insister sur la dimension empiriste et neutraliste de l'histoire des idées dans la mesure où l'historien des idées, se posant en exégète, en herméneute des idées, cherche avant tout à échapper à l'idéologie ou à tout autre réductionnisme.

L'histoire des idées occupe une place médiatrice fondamentale. Elle œuvre pour une reconstruction utile et nécessaire de la connaissance d'auteurs et de thèmes en n'étant ni scepticisme absolu ni relativisme. Mais il est aussi nécessaire de délimiter son champ, ou au moins d'en approcher les contours.

Même si l'histoire des idées peut avoir des idées philosophiques pour objet, elle n'est pas de la philosophie en ce que son but premier n'est pas de se prononcer définitivement sur la vérité des idées; et elle ne s'inscrit pas totalement dans l'ordre de la raison non plus puisque sa méthode revendique un certain « bricolage ». Elle intègre en outre une dimension historique des idées, mais elle est plus vaste que l'histoire de la philosophie en ce que ses objets ne se limitent pas aux idées philosophiques (même si la philosophie n'est pas un monde clos, l'histoire des idées s'ouvre à des objets plus nombreux, dont ces objets incertains et ces marges mal

Thinking Past a Problem: Essays on the History of Ideas, London, Frank Cass, 2000, p. 1.

24 Sur cette question, voir les articles et les livres suivants: Pierre Nora & Jacques Le Goff (eds.), *Faire de l'histoire, tome 1: Nouveaux problèmes*, Paris Gallimard, Folio-histoire, 1986 [notamment les contributions de Michel de Certeau, « L'opération historique », et de Paul Veyne, « l'histoire conceptualisante »]; Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard folio-histoire, 2002; Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Gallimard folio-histoire, 1978; Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil Points-histoire, 1997, Gérard Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996, et Guy Bourdè & Hervé Martin, *Les écoles historiques*, Paris, Seuil Points-histoire, 1997.

définies dont parle Foucault²⁵).

Elle n'est pas de l'histoire des mentalités parce qu'elle ne s'intéresse que ponctuellement à l'inconscient collectif et parce qu'elle insiste sur l'intellectualité pure, sur le courage intellectuel dans les créations individuelles; mais elle se rapproche en revanche très fortement de l'histoire culturelle, telle que Michel Vovelle, Denis de Rougemont, Rémi Brague ou encore Alphonse Dupront²⁶ ont pu en faire. Il est d'ailleurs intéressant de constater que Jacques Carré en appelle à un développement de l'histoire culturelle dans les départements d'anglais des universités françaises, et évoque une « mise en résonance de la littérature, de la civilisation et, pourquoi pas, de la traduction »²⁷.

Michel Vovelle, en l'occurrence, utilise des modèles (ses deux modèles de la mort au Moyen-Âge par exemple, ou bien encore son idée d'une séparation entre le discours religieux et celui de l'art sur la mort à partir des Lumières – et la préparation de ce divorce pendant la Renaissance et la Réforme) mais il nous enjoint de manier la modélisation avec une extrême prudence (c'est-à-dire que les modèles ne peuvent rendre toute la complexité des objets étudiés – la mort en ce qui le concerne), ce qui rejoint nos analyses sur la modélisation en histoire des idées.

Autre exemple: Rémi Brague et son modèle Romain. Brague évoque les modèles grecs, juif et romain de l'Europe, instruit un concept-opérateur (le marcionisme intellectuel) et prépare son objet « Europe » en utilisant des thèses tranchées et brutales sur l'Europe qui permettent de mettre le débat en place²⁸.

Comme nous l'avons fait remarquer, la méthode de l'histoire des idées repose sur un « bricolage », au sens positif et non dévalorisant où l'entendait Feyerabend²⁹. Elle se contente de fournir une cartographie empirique dont le but est d'exposer le modèle de fonctionnement d'un objet, et dont la logique est bi-directionnelle puisque sa dimension heuristique lui permet des rectifications progressives. Ainsi n'est-elle pas une science constituée une fois pour toutes mais un système de pensée en adaptation constante du fait de l'inachèvement du processus de connaissance, de l'instabilité fondamentale des objets qui l'occupent et qui correspondent à ce que Karl Popper a appelé le monde 3: les choses abstraites, les problèmes, les théories, les argumentations et autres concepts, en bref, « le monde des productions de l'esprit humain »³⁰.

25 Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, chapitre « archéologie et histoire des idées » (pp. 177-183), Paris, Gallimard, bibliothèque des sciences humaines, 1969, p. 179.

26 Michel Vovelle, *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1983; Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident*, Paris, Plon 10/18, 1972; Rémi Brague, *Europe, la voie romaine*, Paris, Gallimard « folio-essais », 1992; Alphonse Dupront, *Le mythe de croisade*, Paris, Gallimard « bibliothèque des histoires » 4 vols., 1997.

27 Jacques Carré, « Le champ angliciste et l'histoire culturelle », in *La civilisation: objets, enjeux, méthodes, Babel n°9*, op.cit., p. 128.

28 Rémi Brague a écrit un article qui fait le point sur les méthodes qu'il utilise en histoire et sur sa perspective de philosophe: « La « Voie Romaine » », *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, N° 71, Juillet-septembre 2001, pp. 63-66.

29 Paul Feyerabend, *Contre la méthode: esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Points-Seuil, 1979.

30 Karl Popper, *L'univers irrésolu: plaidoyer pour l'indéterminisme*, Paris, Hermann, 1984, p. 95.

L'histoire des idées telle que nous l'entendons ne vise pas à reconstruire une philosophie du sujet puisque la connaissance est un processus objectif, du fait de la réalité du monde ³. Elle s'intéresse à l'aventure humaine plus qu'à l'aventure de tel ou tel auteur; il ne s'agit donc pas d'ontologiser les auteurs mais de montrer qu'il existe des ressorts humains, qui permettent toujours de résister à la *doxa*, et qui s'incarnent dans des auteurs ou des œuvres. L'histoire des idées s'intéresse donc à des objets idéels, à des objets paradoxaux qui peuvent soit être des auteurs (au sens large, c'est-à-dire également des écoles ou des courants d'idées), soit des non-auteurs, des objets controversés, des enjeux idéologiques. Elle est fondamentale pour comprendre le monde contemporain, ne serait-ce que grâce au rôle prépondérant que les idées ont pu avoir et qu'elles continuent d'exercer aujourd'hui.